Document généré le 2 juin 2025 17:16

Brèves littéraires

Spicilège pour un weskarini

Rollande Boivin

Volume 6, numéro 2, automne–hiver 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5165ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boivin, R. (1990). Spicilège pour un weskarini. *Brèves littéraires*, *6*(2), 29–31.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SPICILÈGE POUR UN WESKARINI

Rollande Boivin

Froid ce matin!

Les Inuits se moqueraient de mon entrée en matière. Eux qui ont plus de trente-six mots pour dire la neige. Je me rappelle leur sourire en coin et leurs yeux plissés de connivence quand, pour chaque rencontre, nous débitons nos litanies : «Fait beau — va faire beau — fait pas beau.»

Fait froid ce matin. Je devrais allumer un feu.

J'essaie d'entrer en contact avec Weskarini. Il refuse de m'entendre. Depuis des lunes, il fuit. Possesseur de l'Isle (Jésus) en 1674, il a offert l'hospitalité à l'homme blanc.

L'un deux a reçu l'Isle du Roi. Il l'a vendu aux jésuites pour un écu d'or, payable de dix ans en dix ans, et sans aucune autre redevance. Weskarini a tenté de reprendre son territoire. Il a offert un wampum. Mais cette monnaie n'a pas cours sur le marché des blancs.

WESKARINI! J'ai beau l'invoquer, je ne perçois que le dos de l'homme rouge fuyant sous la forêt qui tombe.

J'allume un feu.

Me laisse porter par les volutes. Au-delà du feu, j'aperçois Weskarini debout. Derrière lui, la tribu rassemblée. Ils enfilent des poissons sur des branches. Les suspendent au-dessus de la flamme. Des lièvres... une branche cède sous le poids d'un castor. Ils rient. Laissent le gibier sur les braises, se contentent de le retourner de temps à autre. La pluie se mêle au grésillement. Je renifle les odeurs. L'image redevient volutes.

Le feu s'est éteint.

J'irai sur le territoire de Weskarini. Je longe la rivière des Prairies en direction de l'ouest. Je crois qu'à force de marcher, mes pieds trouveront d'eux-mêmes une piste. Je m'arrête à la pointe de l'Isle, face au lac des Deux-Montagnes. Je cherche un signe, une empreinte. Je pose mon oreille sur le sol. J'écoute le souffle de Gaïa. Je gratte sa peau. De l'index, je palpe un contour précis. Je le recopie à gauche. Je grave un corps, des bras, un cou. J'hésite pour la tête. Gaïa, ton fils ressemblait-il à un guerrier Maya? J'ajoute de l'humus pour donner du relief au visage et gonfler les pommettes. Le nez? Comme celui de Ramsès II. Je m'attarde, caressant les orbites. Regarde Weskarini, j'ai apporté la carte de ton territoire. Je la dépose à son côté. Le vent agite le feuillet. Je trouve des aiguilles d'aubépines et fixe le plan de l'Isle à proximité de sa main droite.

Le vent et la pluie me chassent. Weskarini est mort.

Weskarini, où es-tu?

Je marche sur ton territoire. En vain je crie ton nom au dieu des Deux Montagnes. Un chêne. Je trace WESKARINI sur l'écorce. Les feuilles chuchotent. Que savent-elles de toi? Je me laisse glisser au pied du tronc, près des racines. À voix base, je transige avec Gaïa.

— Je veux déterrer Weskarini

Il est là, sous le chêne. Pas très grand, osseux, des cheveux terreux. Il regarde ailleurs. J'ai perdu la parole. Mes lèvres bougent mais n'émettent qu'un bruissement de feuilles. Il se lève. Mes pieds, lourds, coincés, enracinés.

— GAÏA! lâche-moi.

Weskarini s'enfuit. Derrière lui, la forêt tombe, les murs montent. Les murs et les maisons des blancs.

Il fait froid ce matin. Je devrais rallumer le feu.